NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

136 N° 3 July-September 2014

K.-H. OHLIG, G.-R. PUIN (éd.), « The Hidden Origins of Islam ». On a Recent Work

Dominique JANTHIAL

p. 469 - 474

https://www.nrt.be/en/articles/k-h-ohlig-g-r-puin-ed-the-hidden-origins-of-islam-on-a-recent-work-2125

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

NRT 136 (2014) 469-474
D. Janthial

«Les origines cachées de l'Islam»

À PROPOS D'UN OUVRAGE*

En 2010, un recueil d'articles sur la genèse de l'Islam et du Coran est paru en anglais aux éditions Prometheus. Il a été édité par deux professeurs de l'Université de Sarre mais rassemble des contributions d'origines géographiques et scientifiques diverses. Malgré le caractère déjà un peu ancien de l'ouvrage, il m'a paru utile d'en faire une recension détaillée en français.

L'introduction au recueil est l'œuvre de K.-H. Ohlig: contrairement à l'attitude scientifique qui a prévalu depuis le XIX^e^ siècle dans le domaine des études bibliques, les études coraniques sont restées marquées, jusqu'à une époque fort récente, par un dogmatisme qui a de quoi surprendre. Ainsi, dans la préface de sa traduction allemande du Coran, publiée en 1979, R. Paret affirme sans complexe et sans aucune justification scientifique: «Il n'y a aucune raison d'admettre l'idée selon laquelle même un seul verset du Coran n'est pas attribuable à Mohammad[1]». Cette affirmation est pourtant contestable du double point de vue de la critique textuelle du Coran et de l'historicité de la figure de Mohammad.

En ce qui concerne l'élaboration du Coran, la tradition musulmane affirme que chaque sourate est «descendue» sur Mohammad à la faveur de circonstances particulières. La tradition rapporte en outre que le texte définitif du Coran n'a été fixé que dans les années 650, à l'initiative du troisième calife, Uthman, soit vingt ans environ après la «descente» des sourates. Cependant, les plus anciens manuscrits du Coran à notre disposition aujourd'hui datent du début du VIII^e^ siècle. Ils sont en écriture «défective» c'est-à-dire qu'il leur manque non seulement les signes de vocalisation mais aussi les points diacritiques permettant de distinguer entre différentes consonnes. Lorsqu'on sait que sur les vingt-huit consonnes que comporte l'écriture arabe seules sept d'entre elles peuvent être lues de manière univoque, on comprend que ces manuscrits anciens autorisent de nombreuses interprétations. Pourtant, jusqu'à une période récente, l'interprétation traditionnelle correspondant au

---

* K.-H. Ohlig, G.-R. Puin (éd.), *The Hidden Origins of Islam*, New York, Prometheus Books, 2010.

1. R. Paret, *Der Koran*, Kohlammer, Stuttgart, 1979, p. 5.

texte canonisé au IXe siècle, soit plus de deux cents ans après la supposée «descente» des sourates, n'a été que très peu remise en question par la recherche.

Mais la critique peut encore se faire plus radicale en s'intéressant à l'historicité de la figure du prophète de l'Islam lui-même. En effet les seules sources que nous possédons à son sujet (ouvrages biographiques ou historiographiques et collections de *hadiths*[2]) datent elles aussi du IXe siècle, soit plus de deux cents ans après la mort supposée de Mohammad. À cette époque, le califat abbasside aurait pu produire une légende des origines pour renforcer les bases d'une identité arabe.

Cette hypothèse audacieuse de l'identité nationale arabe ne peut s'appuyer sur la seule observation du caractère manifestement légendaire de certains récits rapportant la vie de Mohammad; il ne suffit pas non plus de constater que les problèmes auxquels sont censés répondre les *hadiths* correspondent davantage à leur époque de production qu'aux premières années de l'Hégire (selon un phénomène de projection dans le passé, que l'on observe également pour le Pentateuque). Il faut donc examiner les témoins historiques à notre disposition. Ceux-ci se révèlent anormalement peu nombreux pour le premier siècle de l'Hégire: deux inscriptions figurant dans le Dôme du Rocher à Jérusalem et la Mosquée des Omeyades à Damas ainsi que des légendes de pièces de monnaies datant de cette période. Les études philologiques portant sur le texte coranique lui-même une fois libéré de sa gangue interprétative ultérieure sont également susceptibles de fournir au chercheur de précieuses indications sur le proto-Islam.

Le premier article du recueil, *The Hidden Origins of Islam*, est de loin le plus important en taille. Volker Popp, orientaliste et numismate, auteur d'articles sur l'épigraphie sassanide et les monnaies de l'époque proto-islamique, y expose en une centaine de pages un nouveau paradigme sur les deux premiers siècles de l'Hégire. L'an 622, date que la tradition a conservée comme celle de l'Hégire de Mohammad à Médine, est de manière plus vérifiable historiquement celle de la victoire d'Héraclius, empereur de Byzance sur les Perses en Arménie. À la suite de cette victoire, les Perses perdirent leur domination sur l'Est byzantin, à savoir la Syrie et l'Irak actuel. Mais Byzance ne voulant pas annexer ces territoires à l'Empire, cette fameuse date marque également le début de l'autonomie arabe. Des souverains arabes *chrétiens* — bien que non orthodoxes au sens byzantin — commencèrent donc à étendre

2. Communication orale de Mohammad.

leur autorité sur ces régions. Ils figurent sur les monnaies de l'époque portant le globe surmonté de la croix!

La dynastie sassanide perse disparaissant complètement en 651, le royaume arabe devient alors le concurrent direct de Byzance. Petit à petit cette concurrence va se traduire par l'élaboration d'une *christologie* arabe particulière qui tentera de concilier la tradition syriaque avec le nestorianisme très influent en Perse. Jésus, fils de Marie, doit être considéré non comme fils de Dieu mais comme «serviteur de Dieu» (*'Abd Allah*) et choisi ou «loué» par lui (*muhammad*). C'est le Jésus du baptême par Jean-Baptiste. Et Mu'awiyah (le premier des Omeyyades) se pose comme le protecteur du sanctuaire abritant le chef du Baptiste à Damas. Les monnaies de l'époque le représentent debout avec une main sur une jarre contenant la tête de Jean.

Après une bifurcation dynastique à la suite de la mort sans descendance du petit-fils de Mu'awiyah, le trône échut en 685 à son cousin 'Abd el Malek. Celui-ci marque son empreinte en construisant l'enceinte sacrée de Jérusalem au centre de laquelle il édifie une église (conçue sur un plan tri-concentrique censé reproduire le temple de Salomon comme certaines églises éthiopiennes de la même époque), plus connue sous le nom de Dôme du Rocher, et il y fait graver dans la coupole sa propre synthèse christologique à la manière de l'*ekthesis* qu'Heraclius avait fait inscrire dans la coupole de Sainte-Sophie[3].

À la fin du second siècle de l'ère arabe, avec l'avènement de la dynastie abbasside, le *muhammadanisme* sera réinterprété et détaché plus nettement du christianisme avec la mise en avant d'un prophète des arabes: la double qualification de Jésus comme *Muhammad* et *'Abd Allah* deviendront alors respectivement le prénom et le patronyme de ce prophète. L'œuvre d'élaboration de la nouvelle doctrine est largement attribuable au *calife* Al-Ma'amun (le premier à s'attribuer ce titre depuis 'Abd el Malek), entouré d'une large cour de savants issue d'une capitale, Bagdad, qui abritait à l'époque, outre des chrétiens de toutes obédiences, une large communauté juive, elle-même occupée à l'élaboration du Talmud. Ainsi la nouvelle 'Umma (nation arabe) put se glorifier d'une histoire religieuse qui lui était propre et Al Ma'amun, avec son escorte scientifique, entreprend une campagne de promotion à travers son royaume de la nouvelle doctrine; elle le mènera jusqu'en Égypte

3. L'ecthèse (ou *ekthesis*, exposition) est le symbole de foi promulgué par l'empereur de Byzance Héraclius en 638. Elle fut probablement l'œuvre du patriarche Serge Ier.

et à Jérusalem. À Jérusalem, il signa — en quelque sorte — sa nouvelle interprétation de l'*ekthesis* d'Abd el Malek, en inscrivant dans le cartouche du Dôme son propre nom à la place de celui de son prédécesseur.

Dans le deuxième article du recueil, Christoph Luxenberg propose, en ayant recours au substrat syro-araméen, de rejoindre la signification originale de cette inscription du dôme du Rocher. La méthode que l'auteur avait déjà mise en œuvre dans son ouvrage «Die syro-aramäische Lesart des Koran» permet d'interpréter l'inscription dans un sens christologique qui lui donne une grande cohérence d'ensemble: Jésus, fils de Marie, est digne d'être «loué» (*Muhammad*), non comme fils mais comme serviteur (*'Abd Allah*) et prophète de Dieu, telle est la «lecture conforme» (*Islam*) du livre (= la Bible).

Claude Gilliot, professeur de langue et de civilisation arabes à l'Université d'Aix-en-Provence, est l'auteur du troisième article. Celui-ci est une version révisée d'un article publié en 1998 sur «Les "informateurs" juifs et chrétiens de Muhammad[4]», lui-même fondé sur les recherches antérieures d'A. Sprenger et T. Nöldeke. Cette étude se situe dans le cadre du paradigme classique (Muhammad à la Mecque, etc.) mais dialogue avec les théories de C. Luxenberg et les conforte pour une part: la tradition coranique a en effet gardé la trace de sources extérieures qui ont contribué à l'élaboration du texte sacré.

Avec la contribution d'Alfred-Louis de Prémare, prédécesseur de C. Gilliot à Aix, le lecteur est confronté avec ce qui fragilise le plus le nouveau paradigme proposé par Popp et Luxenberg: la mention de Muhammad comme auteur d'écrits dans des ouvrages «non musulmans» datant du tout début du VIII^e^ siècle, c'est-à-dire sous le règne d'Abd el Malek. La plus célèbre de ces références externes est Jean de Damas, arabe chrétien au service de l'administration omeyade, qui traite en conclusion de son livre sur les hérésies de ce qui a trait au livre composé par un certain Mamed. On y reconnaît sans peine des allusions au Coran que nous connaissons même si c'est vraisemblablement dans une forme antérieure à sa forme «canonique». Prémare poursuit son étude en tâchant de définir avec précision le rôle de Al-Hajjaj, gouverneur d'Iraq au temps d'Abd el Malek, dans la constitution d'un *mushaf* (codex) unifié du Coran. La conclusion de l'étude qui se situe clairement dans le cadre du paradigme classique est que le processus

4. C. Gilliot, «Les "informateurs" juifs et chrétiens de Muḥammad. Reprise d'un problème traité par Aloys Sprenger et Theodor Nöldeke», *Jerusalem Studies on Arabic and Islam* 22 (1998), p. 84-126.

d'élaboration du Coran est encore largement en cours durant le règne d'Abd el Malek contrairement à l'opinion traditionnelle qui voit sa fixation par le «troisième calife», Uthman ibn Affan.

La deuxième partie de l'ouvrage est davantage philologique. Elle ouvre néanmoins sur un *status quaestionis* de l'exégèse historico-critique du Coran qui tend à démontrer que la philologie permet seule de sortir des impasses dans lesquelles cette exégèse est engagée. À partir de la première moitié du XIX^e^ siècle en effet, depuis l'allemand Gustav Weil qui fut pionnier en la matière jusqu'au palestinien Suliman Bashear mort en 1991, en passant par J. Wellhausen qui fut en outre le père de la théorie «documentaire» sur le Pentateuque et le jésuite belge Henri Lammens, nombreux furent ceux qui se sont efforcés de retracer l'histoire de l'élaboration du livre sacré des musulmans. Pour Ibn Warraq, pseudonyme sous lequel est rédigé ce *status quaestionis*, la recherche récente peut se répartir en deux camps de plus en plus séparés: ceux qui reçoivent la critique radicale de John Wansbrough[5] sur la fiabilité des écrits «midrashiques» de la tradition musulmane (*sira*, *hadiths*, *asbab-el-nuzul*) et ceux qui n'en tiennent pas compte et continuent de considérer ce matériau traditionnel comme exploitable scientifiquement. Pour l'auteur, qui se situe clairement dans le premier groupe, ces *midrashim* ont été élaborés à partir des obscurités du texte coranique pour en fournir une explication et relier ce texte à la légende du prophète arabe. Un éclaircissement réel de ces passages est obtenu de manière beaucoup plus probante en ayant recours à la langue araméenne, comme le fait Luxenberg, tant il est probable que celle-ci est la langue originelle de ces versets litigieux.

Cet article programmatique est suivi de quatre articles de taille plus réduite mais d'une grande technicité philologique et linguistique. Chacune de ces contributions apporte une pièce au puzzle que constitue la reconstitution des origines du texte coranique. P. Larcher, professeur de linguistique à l'Université d'Aix-en-Provence, examine les rapports entre l'arabe pré-islamique, l'arabe coranique et l'arabe dit «classique»; S. Noja Noseda, professeur émérite à l'Université Catholique de Milan, ceux qu'entretiennent les graphies syriaque et pahlavi avec la graphie arabe dans sa genèse. Alba Fedeli, qui enseigne la langue arabe dans la même université, montre quant à lui que des variantes existaient dans les plus anciens manuscrits du Coran. Enfin Gerd Puin, professeur émérite de l'Université de Sarre, se penche sur la topographie du Coran, qu'il rapproche de

5. J. Wansbrough (1928-2002) est un historien américain qui fut professeur à l'Université de Londres (School of Oriental and African Studies).

certains noms de lieux attestés par ailleurs. Malgré leur intérêt indéniable, ce ne peut être le lieu ici de détailler les résultats obtenus par ces différents articles, nous nous contenterons donc de souligner la largeur du spectre des recherches ainsi représentées.

Dans le dernier article, Karl-Heinz Ohlig, professeur émérite d'Histoire du Christianisme à l'Université de Sarre et coéditeur du recueil, dresse un panorama historico-théologique du Moyen-Orient aux premiers siècles de notre ère. Il constate que la christologie qui affleure dans le Coran se rattache non au Nestorianisme ni même à l'Arianisme mais à une théologie syriaque pré-nicéenne caractérisée par son monarchianisme, une théologie du mérite et de la qualification de Jésus comme «Serviteur de Dieu». Il formule l'hypothèse d'une christianisation collective des tribus arabes avant que Nicée et les discussions christologiques subséquentes ne soient parvenus à gagner les Églises orientales. Le proto-islam peut dès lors se comprendre comme une volonté de ces tribus de tenir ferme dans leurs convictions originelles, les évolutions ultérieures issues des discussions conciliaires étant considérées comme des déviations/falsifications du message originel.

Conclusion

Quel que soit le domaine d'étude, un changement de paradigme ne se fait jamais facilement. Pour prendre une comparaison tirée de la géologie et de la tectonique des plaques: toute évolution s'accompagne de séismes, raz de marée et autres éruptions volcaniques. Lorsque le domaine est religieux, c'est encore davantage le cas… Dans le domaine des études bibliques, on a vu en outre depuis deux siècles que le dogmatisme religieux pouvait céder devant les coups du boutoir de la recherche scientifique mais que certaines théories scientifiques pouvaient parfois s'ériger elles-mêmes en dogmes presque aussi intangibles que ceux dont elles prenaient la place. La première qualité du recueil recensé est donc de laisser le champ libre à des contributions qui, sans se rattacher de manière servile au paradigme «classique», laissent la place à un large éventail d'hypothèses qui sont parfois en complémentarité ou parfois en contradiction mutuelle. Souhaitons que la recherche puisse se poursuivre dans cet esprit qui allie rigueur scientifique et ouverture pluraliste.

BE – 1348 Louvain-la-Neuve
Avenue Hennebel, 30
janthial@arcadis.be

Dominique JANTHIAL
Institut d'études théologiques
Communauté de l'Emmanuel